

C'est pas moi, je le jure! ou la solitude de l'enfance

Aurélien Boivin

Number 133, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2004). Review of [*C'est pas moi, je le jure!* ou la solitude de l'enfance]. *Québec français*, (133), 90–93.

Bruno Hébert
***C'est pas moi,
 je le jure!***
 ou la solitude de l'enfance



>>> AURÉLIEN BOIVIN

De quoi s'agit-il ?

Premier roman de Bruno Hébert et premier volet d'une trilogie, *C'est pas moi, je le jure!*, publié en 1997 chez Boréal et réédité en 1999 dans la collection « Boréal compact », se veut le regard lucide d'un adulte sur le monde de l'enfance en allée, « un voyage initiatique dans le monde merveilleux de l'enfance déchirée² ». Si le héros narrateur, Léon Doré, fils de bourgeois, se projette dans la peau du gamin de dix ans qu'il a été et s'interroge, comme lui, sur le sens de l'existence et sur le monde des adultes, le roman n'est pas pour autant autobiographique. À la suite de la séparation de ses parents, qu'il changerait bien volontiers, et du départ de sa mère pour la Grèce, le jeune garçon, qui souffre d'un problème de dédoublement de la personnalité, se transforme complètement. Il vandalise la maison des voisins, partis en vacances sur la Côte Est américaine, puis vole une importante somme d'argent chez d'autres voisins dont il saccage aussi la maison, bien aidé par son amie Clarence, qui rêve comme lui de liberté, certes, mais aussi de se fabriquer une identité dans ce monde d'adultes où le mensonge est roi. C'est encore en compagnie de cette fillette délurée, mais malheureuse, qu'il part à la recherche d'une sorte d'Eldorado, loin de son quartier trop embourgeoisé où, à l'aide de l'argent dérobé, il peut acheter un plein sac à pouibelle de bonbons assortis, dont un lot de gommes balounes Bazooka, pour alimenter le Bubble Gum Club, « société secrète dont le but et la raison sociale étaient de mâcher de la gomme baloune et d'en accumuler si possible pour créer des réseaux d'approvisionnement » (p. 82). Cette intrusion dans un monde bien différent de celui qu'il a connu se termine

mal : au retour de son escapade, son père, qui sait maintenant tous ses méfaits, l'attend sur le quai et le confie aux psychiatres de l'hôpital Sainte-Justine. Il en ressortira toutefois car, dans le deuxième volet, *Alice court avec René* (2000), Léon, qui a vieilli d'une année, fait son entrée, en 5^e année, lui qui n'aime pas l'école, qui ne sait encore ni lire ni écrire, et qui s'applique, avec le trio infernal qu'il forme avec deux autres élèves marginaux, à déjouer le système scolaire tandis que les adultes refusent de prendre leurs responsabilités.

Ce premier roman, qui a mérité à son auteur le prix des libraires et le prix France-Québec, Bruno Hébert l'avait d'abord envoyé à sa marraine en écriture, Marie-Claire Blais, à qui il avait déjà fait parvenir, alors qu'il n'avait pas encore dix ans, un court récit que l'auteur d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* avait remarqué en lui laissant savoir, dans une lettre de remerciements, de continuer à lui faire lire ses histoires. « Après avoir terminé *C'est pas moi, je le jure!*, je le lui ai envoyé. Et c'est elle qui est allée porter le manuscrit chez Boréal³ », avoue le jeune écrivain à Marie-Claude Fortin du journal *Voir*. La romancière avait vu juste car le roman a connu un réel succès.

Le titre

On peut interpréter le titre du roman de deux façons au moins. *C'est pas moi, je le jure!* peut se rapporter aux nombreux mensonges du jeune héros, qui tente ainsi de berner les adultes de son entourage pour masquer ses méfaits. Il en est une preuve quand le héros évoque le coup des œufs qu'il avoue avoir lancés sur la porte du garage des Martineau : « Pourtant j'avais nié expressément et juré sur

la Bible que ce n'était pas moi, le coup des œufs » (p. 26). Quand il sort de la maison des Marinier, qu'il a saccagée sans raison ni motif, il s'avoue à lui-même que, « [s]oumis au plus banal interrogatoire, je n'aurais pu que crier : " Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi ! ", déclaration on ne peut plus incriminante pour un criminel » (p. 55). Il faut dire que le héros est convaincu qu'il existe en lui deux personnalités et que c'est l'autre qui est coupable, il est prêt à le jurer. Le titre pourrait aussi expliquer l'affirmation du romancier qui se défend d'avoir écrit un roman autobiographique. Léon Doré, pourrait-il dire, « ce n'est pas moi, je le jure ! »

Le temps (la durée)

L'intrigue de *C'est pas moi, je le jure!* dure tout au plus quelques mois, du début août à la fin novembre 1968, soit depuis la journée du départ des Marinier jusqu'à sa conversation avec un gardien de l'hôpital qu'il tente de soudoyer. Il évoque toutefois sa naissance tragique, le 18 juillet 1958, dans le Prologue, puis, dans le premier chapitre, sa quasi-noyade un jour du mois d'août 1963, alors que sa mère est occupée à préparer la venue d'un certain abbé Pierre, que le héros associe au fondateur des disciples ou chiffonniers d'Emmaüs. C'est vraiment au cours du mois d'août 1968 que se déroulent les principaux événements qui ont marqué ses vacances pour le moins tumultueuses, à commencer par la querelle de ses parents qui entraîne le départ de la mère. Le lendemain, il saccage la maison des Marinier. À la mi-août, le 14 plus précisément, il entreprend sa longue quête en compagnie de Clarence, qui l'a surpris sortant de la maison vandalisée et qui le prévient de l'arrivée des policiers, car on le cherche en rai-

son de l'heure tardive. Avec la fillette, il s'introduit par effraction dans la maison des Dupré, où il dérobe une importante somme d'argent, puis visite un foyer de vieux, pour faire diversion, avant de se lancer à la découverte de la mal famée rue de l'Anse où il rencontre de jeunes marginaux déshérités qui contrastent avec les bourgeois de son quartier. Le 25 novembre, il rêve de s'évader de l'hôpital où il a été conduit pour recevoir des soins psychiatriques. Dans l'Épilogue, Léon retrouve Clarence, à moins qu'il n'invente ces retrouvailles, car il en est bien capable, lui qui sait mentir comme un pro.

Mais cette histoire, Léon l'écrit trente ans plus tard, alors qu'il est âgé de près de quarante ans, comme le prouve cette annotation à propos de la journée du 14 août 1968 : « Ce qui la rendit si particulière, cette journée, c'est que même trente ans plus tard, je m'en souviens encore dans les moindres détails » (p. 103). Le narrateur n'est donc pas Léon enfant, mais un Léon adulte qui retrouve et revit le monde de son enfance.

L'espace (le décor)

Le roman se déroule dans une banlieue, loin des bruits de la ville, sur la rive sud de Montréal, puisque Léon se rend rue de l'Anse en compagnie de Clarence, non loin de la rivière Richelieu, qu'il leur faut traverser pour se rendre à Saint-Charles, où ils achètent un lot de bonbons. Le quartier que le jeune habite est une vaste coopérative que son père a aidé à mettre sur pied. Et ce quartier respire l'air de la campagne : « Habitant au milieu d'un champ de blé d'Inde, dans une agglomération isolée, nous étions des êtres à part » (p. 81). C'est d'ailleurs ce même champ de blé d'Inde qui aide Léon à se camoufler du regard des voisins, dont Madame Martineau, qu'il déteste parce qu'elle l'épie constamment. Quant à la rue de l'Anse, où se déroule une bonne partie de l'intrigue et la fuite des deux jeunes, c'était « une bande de terre s'avancant dans la rivière, une sorte de presqu'île qui devenait parfois une île, quand la rivière montait. Cela pouvait durer de trois à quatre semaines » (p. 95). Ce quartier défavorisé est habité par des gens qui « s'adonnaient à des rites étranges sous l'effet des drogues. C'est un lieu interdit, car « [l]es histoires qui couraient au sujet de la rue de l'Anse franchissaient les frontières du réel et dépassaient les paliers de l'horreur. On parlait de sacrifices humains, de cannibalisme et d'étranges pratiques sexuelles » (*ibid.*). Le narrateur, on le voit, ne craint pas l'exagération.

La structure

C'est pas moi, je le jure ! est composé d'un Prologue, de dix-huit chapitres et d'un Épilogue. La narration, rapportée à la première personne par un narrateur homodiegétique, c'est-à-dire qui participe à l'histoire, se présente selon une chronologie linéaire. Au mois d'août 1968, après que « le vent du diable », titre d'un roman d'André Major, publié la même année, ou « le vent de folie », comme il l'appelle aussi, eut soufflé à son oreille et l'eut entraîné à se lancer dans des aventures périlleuses, il franchit les limites de l'inconnu, de l'interdit aussi, en compagnie de Clarence, qu'il a appris à aimer au point d'être jaloux d'un autre prétendant. Il vainc ainsi finalement la peur qui l'assaille depuis sa naissance. S'il apprend à percer le mystère de l'âme, tout en se montrant d'une grande naïveté à l'égard, entre autres, de la sexualité, comme le prouve sa conversation avec Cheyenne, une fillette de quatorze ans, il est convaincu, ainsi qu'il le précise que « contrairement à ce que j'avais pensé au départ, la quête de la gomme baloune n'était pas la motivation première qui nous faisait franchir les obstacles [...] Ce que nous allions chercher de l'autre côté de la rivière, c'était une chose mystérieuse, qu'on ne pouvait nommer » (p. 149). Il a appris à vivre, mais devra payer pour son inconduite après avoir, comme le héros du conte traditionnel, transgressé les interdits. Et toute transgression mérite punition.

Les personnages

Deux sont particulièrement importants, Léon Doré et Clarence Levent, autour desquels gravitent quelques personnages secondaires, à peine individualisés, qui peuvent expliquer le désarroi, la solitude des enfants et leur comportement de délinquants.

Léon Doré. Jeune garçon de dix ans à peine, né le 18 juillet 1958, jour qu'il présente ainsi, non sans humour : « [...] il y eut un glissement de terrain horrible, l'eau de la mer se vida d'un seul coup. Tête première, je me suis enfoncé dans des sables mouvants. La pression était si forte que mon crâne, encore moelleux, s'est contracté, puis une comète de trois milliards de watts m'est arrivé dans la gueule pour m'éclater les iris. Mes petites mains avec dedans mon destin écrit n'étaient même pas encore dépliées que j'étais déjà mutilé du nombril, lavé, emballé dans le coton plus blanc que blanc. J'étais né [...] j'étais un enfant parfaitement constitué, tout était normal, un enfant normal » (p. 9), au dire du médecin, qui aurait dû, selon lui, être radié

de la profession tant il met en doute ce jugement. Le jeune garçon, doté d'une riche imagination, est « un enfant à problèmes » (p. 109), de l'avis de la mère de Clarence, qui, à la suite de la séparation douloureuse de ses parents, souffre d'un dédoublement de la personnalité. Il y a en effet deux enfants en lui, celui que défend sa mère, en présence de Madame Martineau, le vrai, le sage, et l'autre, celui qui se présente comme un vrai petit diable, « deux personnalités indépendantes l'une de l'autre. La première prendrait tout dans la gueule, hurlerait dans la nuit, en cherchant à tâtons les morceaux de son cœur, tandis que l'autre ferait de moi le roi des criminels, l'indéchirable prédateur » (p. 22). Ce double en lui, il le confesse aussi au gardien de l'hôpital : « Moi, je suis deux, il y a moi et il y a l'autre » (p. 192). Et cet autre est souvent pour lui un inconnu, tant il le surprend dans ses gestes et son attitude : « [...] je n'étais plus moi-même, je n'étais plus l'autre non plus, j'étais devenu un inconnu » (p. 166). Léon en veut à ses parents qui ne s'entendent pas, « empêtrés dans la boue de leur ridicule mariage », qui, selon lui, s'apprétaient « à détruire nos vies, à déchirer notre enfance comme on déchire la liste des courses » (p. 23). Il multiplie, dans sa narration, les métaphores, qu'il associe souvent au culte de la religion catholique et à Dieu, contre qui il semble en guerre : « Je mangeais de la crème glacée, comme un apôtre, le corps du Christ » (p. 14) ; « la lune brillait dans le ciel comme l'œil de Dieu sur le plafond de l'église » (p. 55), « cette tarte [Clarence] mentait comme un apôtre » (p. 76)... Il a recours aux jeux de mots et aux expressions qu'il déforme à volonté : « [...] je n'avais pas remarqué l'aura, peut-être qu'il fallait attendre la nuit pour la voir, peut-être que l'abbé l'aura pas tout le temps » (p. 15) ; « Qui lance un œuf lance un bœuf » (p. 26) ; « Quand le vin est tiré aussi bien boire la bouteille » (p. 29) ; « Qui n'a rien doit tout risquer » (p. 87) ; « tirer le diable par les deux bouts » (p. 87)... Il a beau être dyslexique, il est capable d'inventer des mots : « Madame Marinier clavecinait comme un tapir africain, aucun talent » (p. 87) ; « punitionnés » (p. 59) ; « trainomachie » (p. 32), « muettise » (p. 134). Il prend des expressions au pied de la lettre, trahissant ainsi son ignorance ou sa grande naïveté : « [...] la sœur de M. Hilcu en avait été réduite à vendre son corps aux soldats [...] pendant trois ans. [...] Je ne cessais de me demander avec angoisse ce qui devait bien rester de son corps, après trois ans. Un morceau de main par-ci, un pied

par-là, un bout de cuisse, un genou, une oreille. Aujourd'hui, elle était sans doute femme-tronc dans un cirque » (p. 37). Ou encore : « Un jour, tu t'en mordras les doigts », le met en garde Monsieur Latendresse, qui lui reproche de croire ce que lui dit le laitier. « Ça m'étonnerait », de répondre Léon. « Il m'arrive de me mordre la langue, par erreur, mais je ne me suis jamais mordu les doigts, et si jamais ça m'arrive, ça m'étonnerait que je morde bien fort » (p. 50). Il trouve de bien drôles de définitions pour certains mots : « Limoges était une punition qui venait de Limoges et qu'on infligeait jadis aux enfants qui avaient cassé de la vaisselle » (p. 73) ; « Les limbes [sont] un endroit extraordinaire [...] pour les grands criminels, puisque c'est une région mal définie, incertaine, où des enfants morts-nés flottent un peu partout en attente de rien du tout, et qu'on laisse tranquilles pour l'éternité » (p. 57). Il se révèle d'une grande naïveté, ou est-ce de l'ignorance ?, quand il est question de sexualité. Qu'on en juge. Selon Clarence, Madame Dupré est une pute « qui, sur l'autoroute du sexe, s'est fait passer dessus par tous les camions *teamsters* de l'Amérique du Nord » (p. 88). Et Léon de répondre : « Je ne comprends rien à ce que tu dis » (p. 88). Il se trahit encore en présence de Cheyenne. Après lui avoir montré une photographie pornographique qu'il regarde à l'envers : « Cheyenne plaça la photo du bon côté, mais ça ne changeait rien, je ne comprenais pas. Il y avait une femme toute nue à quatre pattes. Le brave Rin Tin Tin était sur elle et poussait son rouge à lèvres dans ses fesses » (p. 171). Point étonnant qu'il décline l'invitation de la jeune fille, qui lui propose, moyennant un billet de 5 dollars, de faire pareil avec elle en prenant le rôle du chien, car, venant d'une autre planète, selon la jeune fille, il ne comprend toujours pas ce que le chien « fait à la dame exactement » (p. 172). Et quand elle lui précise : « Il la sodomise, il lui rentre son pénis dans le cul », tout ce qu'il trouve à redire, c'est qu'« elle [lui] tombait sur les nerfs, la squaw » (p. 172).

Il est cependant capable d'humour. Voici ce qu'il pense des cadeaux des Mages offerts à l'Enfant Jésus : « [Marie...] expliquait que de la myrrhe et de l'encens, c'était pas très éducatif pour un bébé naissant et qu'elle aurait préféré un mobile de l'escadrille de l'air » (p. 117). Quand sa mère le débarbouille, il est convaincu que « [s]on visage est resté marqué. Sur la serviette tellement elle frottait fort » (p. 14). Quand, dans son périple, rue de l'Anse, il rencontre Bénédicte,

l'enfant-tronc, il a cette réflexion : « Je pensais que, si Bénédicte avait été Jésus à l'époque, Ponce Pilate aurait eu des problèmes à faire respecter les traditions. Il aurait fallu qu'il le crucifie dans le front. D'un autre côté, si Jésus était revenu sur terre, il n'est pas exagéré de penser qu'il aurait pu être humble et démuné comme Bénédicte. C'est mon opinion » (p. 156). Ajoutons que Léon est un fiéffé menteur, un pyromane, un voleur, un pervers, ainsi qu'il le croit lui-même (p. 34).

Clarence Levent. Fillette du même âge que Léon, mais plus délurée, elle est, au début, son souffre-douleur, qu'il ne pense qu'à chasser mais, petit à petit, à mesure qu'il la découvre, il en devient amoureux. Véritable moulin à paroles, selon Léon, mais douée d'une imagination débridée, elle échafaude des projets avec lui, dont celui du vol chez les Dupré et l'expédition de la rue de l'Anse. Elle connaît une enfance malheureuse car elle est violente par un oncle ivrogne, Diego, que Léon veut tuer, parce qu'il le déteste viscéralement (p. 106), incapable qu'il est de supporter cette violence qui lui « défigurait le cœur et [lui] barbouillait l'estomac ». Aussi rêve-t-il de se « transformer en balle de fusil calibre douze, canon scié, et pulvériser ce connard de Diego » (p. 107).

Le père de Léon. On voit très peu ce bourgeois alcoolique, « amateur fervent pour ne pas dire enragé » (p. 79) d'alimentation naturelle. Violent, il exerce sur sa femme une telle puissance, un tel pouvoir, qu'elle le quitte à la suite d'une querelle de ménage à laquelle assistent les enfants et que Jérôme, le frère aîné de Léon, décrit comme une partie de hockey, l'œil collé au trou de la serrure (p. 23). C'est lors de cette querelle que sa mère poignarde un tableau de Marc-Aurèle Fortin, « en pleine nature morte avec le gros tournevis jaune du tiroir de la cuisine » (p. 24), qui sera aussi d'une grande utilité à Léon quand il s'attaquera au clavecin de Madame Marinier. C'était « un maître de la parole doublé d'un pamphlétaire plus virulent que Voltaire, moins le style. C'était un orateur capable de soulever des foules. Hélas ! le pouvoir lui allait aussi mal qu'à un policier qui aurait gardé son pyjama, un roi Dagobert avec sa culotte à l'envers » (p. 46).

La mère de Léon. Femme d'à peine vingt-neuf ans et mère de cinq enfants, elle doit subir les foudres d'un mari qui ne semble guère la respecter. Aussi décide-t-elle de l'abandonner, ne pouvant plus supporter cet être suffisant qui « a tout gagné, dit-elle, les enfants, la maison, la voiture, tout. Je n'ai plus la force de me battre contre lui. À vingt-neuf

ans je puis encore refaire ma vie » (p. 35-36). D'où sa décision de partir, seule, en Grèce, voyage qui n'est pas étranger à la crise que vit Léon.

Marguerite. Sœur d'un an plus âgée que Léon, elle prend la relève de la mère en jouant les substituts (p. 58-59). Elle tombe sur les nerfs du héros car elle multiplie les conseils qu'il fait semblant d'écouter, ce qui la rend heureuse. « Au fond d'elle-même, avoue-t-il, elle sentait vivre une âme salvatrice remplie de sœur Brontë qui se découvre un frère du jour au lendemain et qui, au lieu d'écrire *Les Hauts de Hurlevent*, décide de s'occuper de lui envers et contre tous avec un furieux acharnement » (p. 59).

La Cheyenne. Aussi appelée l'Indienne, c'est une jeune adolescente délurée âgée de quatorze ans qui vit dans un milieu défavorisé. Comme Damien, son frère, elle s'y connaît en sexualité.

Bénédicte. L'enfant-tronc, privé de jambes et de bras, bien installé dans son carrosse (p. 157), impressionne grandement Léon.

Il y a encore quelques vieux amis de Léon, Monsieur Vadeboncoeur, le laitier, à qui il vole une boîte de douze fudgesicles (p. 26) ; Monsieur Hilcu, le marchand de légumes ambulants, qui le renseigne sur la Grèce ; Monsieur Latendresse, qui lui enseigne l'existence et l'utilité d'une pince-monseigneur (p. 51-52) ; le gardien de l'hôpital, qui tente de lui tirer les vers du nez pour découvrir qui est la deuxième personne en Léon.

Les thèmes

Ils sont nombreux, retenons les plus importants :

L'enfance et le refus du monde des adultes. Le héros, qui, pourtant, n'a pas connu une enfance heureuse (« Enfant écartelé depuis la naissance avec peut-être un petit six mois de bonheur éparpillé ici et là, pas de quoi faire un souvenir complet », p. 32), est resté très attaché à son enfance, période où il a connu une véritable et grande amitié. Il rejette le monde des adultes, celui de ses parents et des voisins. Il a compris « pourquoi les adultes avaient besoin de solitude. C'était uniquement pour parfaire leurs mensonges et examiner les multiples méandres de leur [sic] discours journalistiques afin d'y repérer les contradictions qui pourraient les mener tout droit au flagrant délit » (p. 120). Selon lui, ce qui fait dégénérer les êtres humains, c'est l'épaisseur des couches de mensonge accumulées tout au long de l'existence » (p. 123). Léon s'inscrit en faux contre un tel monde incapable de prendre ses responsabilités.

La liberté dans la fuite. Léon, après le départ de sa mère, s'évade de la maison paternelle où il se sent profondément malheureux. Après avoir constaté la violence dans la chambre de ses parents, il se réfugie chez les Marinier où il saccage la maison, surtout la chambre à coucher. C'est aussi dans la chambre à coucher des Dupré qu'il découvre l'argent, qu'il prend sans remords : « Le grand problème qu'engendre l'argent, c'est qu'il permet à des imbéciles d'acquérir des choses qu'ils n'auraient jamais dû avoir en leur possession. Faudrait une loi » (p. 116), tranche-t-il. C'est uniquement loin de son quartier, une fois rendu rue de l'Anse, qu'il trouve, aux côtés de Clarence, une certaine forme de bonheur : « Le bonheur dans nos yeux était inexplicable et d'une intensité qu'un adulte n'aurait même pas pu imaginer dans ses rêves les plus fous » (p. 136). C'est sur ce terrain inconnu qu'il avoue son amour à Clarence et qu'il parvient à vaincre ses peurs (p. 147), autre thème important du roman : « La peur, c'est comme une boîte de Prismacolor, il y en a de toutes les couleurs : la peur bleue, la peur du noir, on peut aussi devenir blanc comme un drap ou rouge de colère et il y a le péril jaune, mais pas dans nos régions. De toutes ces peurs, il y en avait une dont je ne connaissais pas la couleur mais qui me travaillait sans arrêt. C'était cet amour pour Clarence qui ne cessait de grandir en moi, et j'avais peur, peur de finir étouffé, de m'effondrer sur le chemin et de mourir le cœur éclaté en mille miettes de pain pour les oiseaux » (p. 147-148).

L'amitié. C'est une réelle et profonde amitié que développent Léon et Clarence au cours de cet été 1968, une amitié qui débouche sur l'amour et... sur la jalousie, car, comme le précise le jeune héros, « [l]a jalousie est un sentiment aussi puissant que l'amour, la peur ou la colère » (p. 166). Comme l'écrit Mélanie Cunningham, « [l]'amitié de l'audacieuse Clarence, tout en le [Léon] sauvant du naufrage affectif, l'emportera finalement à la dérive⁴ ».

Nous avons déjà évoqué la violence familiale, la sexualité, le mensonge, autant de thèmes qui méritent d'être soulignés.

Le sens du roman

Avec *C'est pas moi, je le jure !*, Bruno Hébert a voulu s'interroger sur le sens de la vie et sur la solitude du monde de l'enfance dans une société où justement les jeunes sont souvent laissés à eux-mêmes, confrontés à une solitude qui pèse et qui les conduit à poser des gestes pour le moins étonnants. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Léon et Clarence aussi sont à la recherche de leur identité et sont prêts à tout pour y parvenir et pour découvrir la vérité. Le gamin veut protéger la fillette des cruautés de la vie et entend coûte que coûte la défendre des prédateurs, même en empruntant la fuite. « Mon livre, confie-t-il à Andrée Poulin, est une histoire d'amour et d'émotions. Quand on est enfant, la réalité et le rêve se confondent, mais ce qui arrive à Léon est plus proche de la réalité qu'on pense. Avec ce roman, je dis aux parents de ne pas s'effrayer de certaines démesures de leurs enfants⁵ ».

Notes

- 1 Montréal, Boréal, 1999, 195[1] p. (« Boréal compact », n° 106) [1^{re} édition : 1997].
- 2 Lambert Farand, « *C'est pas moi, je le jure !* À découvrir », *Topo Magazine*, n° 4 (juin 1997).
- 3 Marie-Claude Fortin, « Bruno Hébert. Eaux profondes », *Voir* (Montréal), 1^{er}-7 mai 1997.
- 4 Mélanie Cunningham, « *C'est pas moi, je le jure !* », *Québec français*, n° 107 (automne 1997), p. 29.
- 5 Andrée Poulin, « La réalité à dix ans », *Le Droit*, 10 mai 1997.

L'HOMME WHIPPET

Le couple québécois en miettes



Charles Paquin

LES ÉDITIONS JCL

Charles Paquin compare le Québécois de 30-40 ans à une race de chien : le whippet (*whip it*: fouette-le). Par la bande, il fait également référence au célèbre biscuit : dur en dehors, mou en dedans...

Selon l'auteur, le Québécois râle, mais ne lève jamais le petit doigt pour améliorer sa situation. Non seulement marche-t-il à quatre pattes dans sa vie amoureuse, mais, en plus, il ne sait même pas où il va. « Que cet homme se lève, écrit-il, et cesse de se comporter en mollasson ! »

Un texte court, direct, qui jette de lourds pavés dans la mare des vieilles croyances tranquilles.

Un auteur qui cogne dur!

Découvrez ce livre chez votre libraire
et plus encore sur

www.jcl.qc.ca